



Cahiers d'Asie centrale

10 | 2002

Karakalpaks et autres gens de l'Aral : entre rivages et déserts

L'agriculture irriguée dans le delta de l'Amou Darya à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle

K. Sarybaev

Traducteur : Alié Akimova



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/662>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2002

Pagination : 167-175

ISBN : 2-7449-0191-1

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

K. Sarybaev, « L'agriculture irriguée dans le delta de l'Amou Darya à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 10 | 2002, mis en ligne le 28 août 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/662>

L'agriculture irriguée dans le delta de l'Amou Darya à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle

K. Sarybaev

Depuis des siècles, les Karakalpaks font de l'agriculture dans les deltas de l'Asie centrale, à savoir dans le delta du Syr Darya depuis le XVII^e siècle et dans celui de l'Amou Darya dès le milieu du XVIII^e siècle. Cette agriculture a été pratiquée tout d'abord sur des terres naturellement submersibles, aux bords des nombreux lacs et défluent de ces régions. Les fouilles archéologiques témoignent de ce que les Karakalpaks savaient aussi creuser des canaux, choisir les endroits propices à la dérivation des eaux, fortifier les lits des canaux par des digues, accroître leur débit par des barrages, neutraliser les différences de niveaux par des systèmes de réservoirs et de chapelets hydrauliques [1].

Ainsi, au XIX^e siècle il existait dans le delta de l'Amou Darya plusieurs oasis agricoles habitées par des Karakalpaks. Les plus importantes d'entre elles étaient Qanlyköl, Qusqanataw, Kegejli, Šuraxan, Nazarxan et Dawqara.

I. Les oasis du delta

L'oasis de Qanlyköl, sur la rive gauche de l'Amou Darya, était arrosée par un système de canaux dont les plus connus étaient le Lawdan, le Šanjlybasu, le Šumanaj et le Qyjatžargan. Chacun de ces canaux a son histoire. Le Lawdan portait le nom d'un Karakalpak qui fut le premier à dériver les eaux du fleuve. « D'année en année, ce canal se mit à s'élargir du fait que le fleuve se déplaçait dans son lit et que la bouche du canal se creusait sous la force du courant. Le canal se mit à transporter une grande quantité d'eau » [2].

Mais cette région est intéressante moins pour son agriculture irriguée que pour la mise en valeur des terrains alluvionnaires. D'après une tradition recueillie par Â. Gulâmov dans les années 1950 : « On n'ouvrait le canal [Lawdan] qu'en juillet, lorsque la moisson était terminée et, jusqu'en sep-

tembre, les terres basses au pied du plateau ressemblaient à un vaste lac. Une grande quantité de dépôts fertiles s'y accumulait et les sols se gorgeaient d'eau. Au mois de septembre, on bouchait le canal. Les gens apprenaient la nouvelle par les crieurs des bazars : *kölni suwin bagladilar* "Ils ont lié les eaux du lac (ils ont obstrué le lac)". Les Karakalpaks, les Kazaks et les Turkmènes de la région se dirigeaient vers ce lac et au fur et à mesure que les sols s'asséchaient, ils semaient dans la vase. Les champs étaient entourés d'une série de tours avec des meurtrières. Des gardes surveillaient les travaux agricoles et donnaient l'alerte au moindre danger. Après la récolte, les gens se dispersaient à nouveau et la plupart d'entre eux retournaient alors à l'élevage » [3].

On peut aussi faire appel au témoignage du naturaliste Basiner, qui visita le nord du Khorezm en 1842. La dépression délimitée par le plateau de l'Ust-ûrt à l'ouest et par le canal Lawdan au sud-est abritait alors de nombreux bourgs karakalpaks : « Cette dépression est inondée lors des grandes crues de l'Amou Darya. Dès que l'eau apparaît, les Karakalpaks se mettent à labourer la terre encore humide et y cultivent des melons, du millet et de l'orge. Ils stockent leur récolte près de leurs yourtes dans des fosses, qu'ils appellent *ura*, et les couvrent de paille et de terre. Ils ont très peu de bêtes » [4].

Au début du XIX^e siècle, la région de Qusqanataw était l'une des plus prospères du delta. Les champs s'y étalaient le long de l'un des défluent du fleuve, le Qarabajly. Les terres y étaient partagées entre les clans et les tribus des On tört uruw, qui avaient tous creusé leur propre canal depuis le Qarabajly. Mais cette oasis n'a existé que peu de temps. Elle périt dans une grande inondation au milieu du XIX^e siècle. Le khan de Khiva cherchait alors à soumettre les Turkmènes en les privant d'eau pour l'irrigation. En 1857 il décida de barrer le canal Lawdan qui alimentait les champs des Turkmènes. Bien vite, le fleuve ne tarda pas à divaguer et la partie centrale du delta subit une inondation catastrophique. Les On tört uruw durent quitter la région de Qusqanataw. Une partie des Qytaj, des Qypşaq et des Qanly s'établirent sur les rives du Kegejli. D'autres trouvèrent des terres sur les rives du canal Tarly ou bien aussi le long du Kök-özek et de l'Esim.

Les terres le long du Kegejli commencèrent à être exploitées vers le milieu du XIX^e siècle, lorsque Muḥammad Raḥîm Khân y a fait installer des communautés déplacées de la région du Zaḡa Darya. Le Kegejli donna naissance à de nombreux canaux : on comptait 175 dérivations creusées sur la rive droite et 125 – sur la rive gauche [5]. Aussi, le réseau d'irrigation du Kegejli ressemblait-il à une toile d'araignée. La rive gauche du Kegejli était plus basse que sa rive droite et on y avait construit une digue pour protéger les terres des inondations pendant les grandes crues. Si les habitants de la rive gauche étaient abondamment pourvus en eau, ceux de la rive droite devaient utiliser des chapelets hydrauliques pour élever l'eau jusqu'à leurs champs. Cette difficulté incita les Qytaj-Qypşaq, installés sur la rive droite, à changer de rive mais ceci provoqua des dissensions avec les Keneges-Manḡyt, installés sur la rive gauche. On adressa alors une demande de redistribution

des terres au khan de Khiva. Les émissaires du khan, qui furent soudoyés par les Keneges-Manğyt, résolurent le conflit au profit de ces derniers. Les Qytaj-Qypšaq durent retourner sur la rive gauche [6].

Le Quwanyš-žarma était l'artère principale d'une autre région agricole – celle de Dawqara. D'après les témoignages des habitants, autrefois, la région était arrosée par le défluent Kök-özek, qui se jetait dans la mer d'Aral et non pas dans le lac de Dawqara. La région manquait d'eau et ses habitants décidèrent de présenter une requête auprès d'Allâh Quli Khân (1825-1842), afin d'obtenir l'autorisation de creuser un canal à partir du Kök-özek. L'autorisation fut accordée. C'est un Karakalpak, du nom de Quwanyš, qui prit l'initiative de choisir l'endroit de la bouche du futur canal sur le cours moyen du Kök-özek. La prise d'eau fut ainsi creusée dans les sables. Une fois terminée, les eaux s'y engouffrèrent avec une telle force qu'elles creusèrent un lit toutes seules. Les terres des Karakalpaks se trouvaient les premières desservies par le système du Quwanyš-žarma, tandis que celles des Kazaks se situaient en aval. Karakalpaks et Kazaks y construisirent un réseau de menus canaux dérivés du Quwanyš-žarma et y cultivèrent du riz et des céréales. En 1873 A. V. Kaul'bars remarque à propos de cette région que "dans les champs, grâce à une irrigation abondante, on cultive presque exclusivement du riz et la superficie occupée par cette culture est impressionnante. En dehors des champs de riz, on voit aussi des champs de millet et de blé" [7].

La région de Nazarxan, aux environs de Šylpyq et de Xožaköl, était aussi une région agricole. D'après Â. Gulâmov : « ... les Karakalpaks mirent en culture les terres depuis l'estuaire jusqu'à Šylpyq sur la rive droite et jusqu'à Qypšaq sur la rive gauche » [8]. Les gens racontent que les Karakalpaks, les Ouzbeks et les Kazaks vivaient mélangés dans la région de Nazarxan depuis le début du XIX^e siècle. Ils y pratiquaient l'agriculture et l'élevage, vivaient près de leurs champs mais envoyaient leurs bêtes paître à l'intérieur du Qyzylqum. La longueur totale des canaux d'irrigation du système dépendant du Šuraxan atteignait 116 verstes. Le canal Šuraxan se divisait en dix canaux secondaires qui arrosaient 28 000 *tanap* (1 *tanap* = 0,4 hectare) de terres. Le reste des terres agricoles de la région était arrosé par de menus canaux dérivés des canaux secondaires. Il y avait d'autres canaux d'irrigation mais ceux dépendant du Šuraxan représentaient plus de la moitié du réseau de cette région [9]. Le canal magistral du Šuraxan prenait naissance à l'endroit dit Aq-qamyš. Il passait au sud de Šuraxan-bazar et parvenait à Dosbaj où il se divisait en plusieurs canaux secondaires – Alšyn, Sarybij, Amirabad, Bağžab et Šuqurulla-išan. Le canal Kegejli, dans le district de Šymbaj, alimentait plus de 350 canaux secondaires. Au total il y avait plus de 630 canaux sur la rive droite de l'Amou Darya et leur longueur faisait plus de 270 verstes.

II. Le réseau et les modes d'irrigation

Le choix du creusement d'un canal dépendait de deux critères : le niveau et la nature des sols. Les bouches des canaux principaux étaient presque toujours au même niveau que le fleuve et leurs débits dépendaient directement de celui du fleuve. On cherchait ensuite des sols durs pour que la partie initiale du canal ne cède pas à la butée du courant. Sinon, les eaux du fleuve divaguaient et risquaient d'inonder les terres cultivées. Le seul moyen de contrôler l'arrivée des eaux dans un canal principal était de lui aménager plusieurs prises d'eau sur le fleuve. En bouchant et en ouvrant ces prises d'eau on diminuait ou bien on augmentait le débit du canal.

Le fonctionnement des systèmes d'irrigation reposait principalement sur le bon écoulement des eaux, d'où le besoin d'un nivellement minutieux des tracés des canaux secondaires. On se servait parfois de fascines (*qarabura*), composées de branchage et de bottes de paille, solidifiées à l'aide d'argile et de grosses cordes. Leur mise en place était délicate et pour que le courant ne les emporte pas, ces "bouchons" étaient promptement jetés à partir des deux rives. Les fascines permettaient d'obstruer des canaux, ce qui était nécessaire, par exemple, pour leur nettoyage [10].

Les procédés d'irrigation devaient tenir le plus grand compte de la différence de niveau entre les amenées d'eau et les champs irrigués. Dans certains cas on aménageait de petits barrages de régulation appelés *toğurtqa*. Le *toğurtqa* était constitué d'un cylindre en bois ou en argile avec plusieurs orifices. Il était placé verticalement dans le réseau d'irrigation, plutôt à l'intersection des canaux secondaires et tertiaires. En fonction de la quantité d'eau demandée et du niveau de l'eau dans le canal principal, on bouchait ou on ouvrait les orifices du bas ou les orifices du haut.

Si les champs étaient au même niveau que le canal secondaire, voire un peu plus bas, on comptait sur l'écoulement naturel. Pour faciliter cet écoulement, on partageait les champs en parcelles, dites *atyz*. Elles étaient séparées les unes des autres par des murets appelés *šel*. Diviser les champs en petites parcelles était le seul moyen pour assurer l'arrosage égal et l'évacuation des eaux.

Parfois les terres se situaient au contraire plus haut que les canaux. On utilisait dans ce cas des chapelets hydrauliques appelé *šigir*. C'est une grande roue avec des godets (auges) fixés dessus. Elle était placée dans une fosse spécialement aménagée et remplie d'eau et mise en mouvement, via une série de rouages, par des animaux attelés. Lorsqu'elle tournait, les godets puisaient de l'eau et la versaient dans un conduit en bois. Si l'eau dans la fosse était trop haute il devenait difficile de faire fonctionner le *šigir*. C'est pourquoi on aménageait un petit barrage de régulation pour contrôler le niveau d'eau au début du canal qui alimentait cette fosse.

On fabriquait des *šigir* de tailles différentes en fonction de la profondeur de la fosse. Les plus grands *šigir* actionnaient 32 godets et montaient l'eau

d'une profondeur de 4 *aršin* (1 *aršin* = 0,71 m). La roue effectuait un tour complet en une minute, ou une minute et demi, et sachant que cinq godets donnaient à peu près un seau d'eau, on peut estimer la capacité d'un grand *šigir* à six ou bien à neuf seaux d'eau par minute. On utilisait des chameaux pour les *šigir* de cette taille.

Les *šigir* de taille moyenne montaient l'eau d'une profondeur de trois *aršin* et fournissait cinq seaux d'eau par minute si c'était un cheval qui les actionnait, ou bien deux seaux et demi d'eau par minute quand on y attelait un bœuf. Enfin, les *šigir* de petite taille montaient l'eau d'une profondeur de deux *aršin*, il actionnait 15 godets et, mis en mouvement par un âne, ils fournissaient la valeur de deux seaux d'eau par minute. Pour dompter l'animal, on lui mettait des œillères (*közlik*). On construisait souvent un auvent au-dessus de *šigir* pour protéger l'installation et les bestiaux du soleil brûlant.

Des conduits en bois dirigeaient l'eau élevée par les *šigir* vers des canaux, qui la distribuaient aux champs divisés en des parcelles plus petites que les parcelles dites *atyz*. Elles étaient appelées *kölše*. Un *šigir* arrosait de six à dix *tanap* de terre par jour. En 1915, il y avait 11129 *šigir* dans la région de Šuraxan et 2571 dans la région de Šymbaj. Dans le khanat de Khiva, on comptait à la même époque à peu près 100 000 *šigir* [11].

Faute de *šigir*, on montait l'eau avec un *serippe* qui se présentait comme une pelle en bois que l'on accrochait à un trépied pour s'en servir. Pareil à un levier, le *serippe* était mis en mouvement par le pied ou par la main. Le *serippe* était le *šigir* des pauvres. S'émouvant devant le labeur du paysan dans le delta de l'Amou Darya, N. V. Karazin, membre de l'expédition de l'Amou Darya de la Société impériale de géographie (1873), écrit : « le soleil torride, l'été de 10 mois sans une goutte de pluie, le voisinage des déserts morts – tous ces ennemis s'en prennent à l'agriculteur, qui n'a qu'un seul moyen pour y résister – son *šigir*. Là où il y a de l'eau, il y a de vie, là où il n'y en a pas, c'est la mort. La vie et la mort s'y côtoient et le paysan se tient sur ses gardes dans cette lutte incessante » [12].

Lorsqu'il n'y avait pas assez d'eau, on irriguait par alternance. Ce type de distribution d'eau s'appelait *aspek*. On commençait alors par les champs les plus éloignés de la bouche du canal et, pour éviter les conflits, on tirait au sort ceux des champs qui seraient irrigués en premier. Pour définir la durée de l'arrosage, on divisait le jour en trois tranches : du lever du soleil à midi ; de midi au coucher du soleil et du coucher du soleil à l'aube suivante. On appelait ces tranches *mezglil suu* "période d'eau". Le nombre de foyers qui arrosaient pendant une même "période d'eau" était décidé en fonction de la quantité d'eau disponible : moins il y avait d'eau, plus de foyers étaient restreints à une seule "période". Dans certaines régions, par exemple dans celle de Šuraxan, la distribution de l'eau se faisait en termes de superficie et non pas en fonction des "périodes" : chaque jour, on arrosait par exemple 100 *tanap* de terre, indépendamment des tranches horaires et du nombre de propriétaires.



En haut : *šigir* (A. L. Melkov, Album de photographies de 1928-1929. Fonds des manuscrits de la bibliothèque de la FK de l'AS d'Ouzbékistan, R-931, N°5).

En bas : *serippe* (A. L. Melkov, Album de photographies de 1928-1929. Fonds des manuscrits de la bibliothèque de la FK de l'AS d'Ouzbékistan, R-931, N°8).

III. Les outils agricoles

Au début du XX^e siècle, les principaux outils agricoles des Karakalpaks étaient la charrue (*günde*), la binette (*ketmen*), la pelle (*bel*), la fourche (*žaba*), la pelle en bois (*gürek*) et la herse (*mala*). On retournait la terre à l'aide d'une charrue qui était constituée d'un tronc tortueux de mûrier dont le soc tranchant (*pazna*) était en fer ou en fonte. On y attelait une paire de bœufs. On labourait le champ deux fois, une fois en longueur et une fois en largeur. Ensuite on nettoyait le champ des racines à l'aide d'un râteau (*tyrma*) et on l'émottait avec un hoyau. On se servait de la herse (*mala*) pour enfouir les semences.

La pelle (*bel*) était légère, au tranchant ovale et munis de deux tiges de métal en arc sur lesquelles on appuyait le pied. Elle était indispensable pour nettoyer les canaux. On s'en servait aussi pour labourer de petits lopins où la charrue ne passait pas. La moisson et le battage se faisaient à l'aide de faucilles (*oraq*), de fourches (*žaba*), de pelles en bois (*gürek*) et de tamis (*qalbyr*). Il existait plusieurs types de faucilles selon leurs emplois. Celle qui était destinée à couper la luzerne et le roseau était appelée *oraq* tandis que pour couper les céréales on se servait du *keskirt*. Les fourches (*žaba*) étaient de deux types : les fourches en bois (*ağas žaba*) et celles en fer (*ternir žaba*), et on les utilisait aussi pour le battage du blé. On ratissait les gerbes avec les fourches et on utilisait une pelle en bois (*gürek*) pour le vannage. Enfin, les grains étaient passés par le tamis (*qalbyr*).

Les Karakalpaks cultivaient plus de 30 espèces végétales dont les plus répandues étaient les céréales – le blé, l'orge, le riz, le millet et le sorgho ; les légumineuses – les pois ; les plantes fibreuses – le coton, le lin et le chanvre ; les plantes oléagineuses – le sésame ; et les plantes du potager – melons, pastèques, citrouilles, carottes, oignons et poivrons [13].

Au début du XX^e siècle, les canaux d'irrigation et les installations hydrauliques des Karakalpaks étaient admirés par les voyageurs et les fonctionnaires russes. Comme l'écrit V. I. Massalskij : « À la vue de ces cours d'eau puissants, on sent un profond respect pour le peuple qui, possédant de maigres connaissances techniques, mais au prix d'énormes efforts, a couvert ces terres de réseaux d'irrigation » [14].

K. Sarybaev
Département d'histoire contemporaine
FK de l'AS d'Ouzbékistan

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Tolstov S. P., *Po drevnim del'tam Oksa i Áksarta* [Le long des anciens deltas de l'Oxus et du Jaksart], Moscou : Vostočnaâ Literatura, 1962, p. 17 ; Gulâmov Â. G., "K istorii irrigacii Karakalpakii [Contribution à l'histoire de l'irrigation au Karakalpakistan]", *Bûlleten' AN UzSSR* [Bulletin de l'AS de la RSS d'Ouzbékistan], n° 9-10, 1945, pp. 14-18 ; Andrianov B. V., *Drevnie oro-sitel'nye sistemy Priaral'â* [Les anciens systèmes d'irrigation de la région de la mer d'Aral], Moscou, 1969, p. 217.
2. Bayânî, *Shajara-i Khwârazmshâhî* [Généalogie des Khorezmchahs], Leningrad, 1957, p. 11 ; voir aussi Andrianov B. V., "Ëtničeskâ territorîâ Karakalpakov v Severnom Horezme XVIII-XIX vv. [Le territoire ethnique des Karakalpaks dans le Khorezm du Nord aux XVIII^e-XIX^e siècles]", Moscou : AN SSSR, 1958, p. 82 (*THAEE*, vol. III).
3. Gulâmov Â. G., *Istoriâ orošeniâ Horezma s drevnejših vremen do naših dnei* [Histoire de l'irrigation du Khorezm depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours], Tachkent : AN UzSSR, 1957, p. 60.
4. "Putešestvie g. Bazinera čerez Kirgizskuû step' v Hivu [Voyage du monsieur Basiner à travers la steppe kirghize jusqu'à Khiva]", *Izvestiâ Russkogo geografičeskogo obšestva* [Bulletin d'informations de la Société russe de géographie], fasc. V, 1840, pp. 162-163 ; *Materialy po istorii karakalpakov* [Matériaux sur l'histoire des Karakalpaks], Moscou-Leningrad : AN SSSR, 1935, p. 236.
5. Kaul'bars A. V., *Nizov'â Amudar'i, opisannyâ po sobstvennym issledovaniâm v 1873* [Le delta de l'Amou Darya décrit d'après les observations de l'auteur en 1873], St.-Pétersbourg, 1881, p. 121.
6. Ždanko T. A., *Očerki istoričeskoi ètnografii Karakalpakov* [Essais d'ethnographie historique des Karakalpaks], Moscou-Leningrad : AN SSSR, 1950, p. 38.
7. A. V. Kaul'bars, *op. cit.*, p. 562.
8. Â. G. Gulâmov, *op. cit.*, p. 223
9. Dingel'dšedt N., *Opyt izučeniâ irrigacii Turkestanskogo kraâ : Syr-dar'inskaâ oblast'* [Essai d'étude de l'irrigation du Turkestan, région du Syr Darya], St.-Pétersbourg, 1893-1895 ; 3^e partie, p. 18.
10. Sarybaev K., *Istoriâ orošeniâ Karakalpakstana* [Histoire de l'irrigation au Karakalpakistan], Noukous : Karakalpakistan, 1995 ; 352 p.
11. Archives centrales d'état de l'Ouzbékistan, fonds 17, répertoire 1, document 28159, p. 3.
12. Karazîn N. V., "V nizov'âh Amudar'i : putevye očerki [Dans le delta de l'Amou Darya : notes du voyage]", *Vestnik Evropy* [Messager de l'Europe], vol. 50, n° 2, 1875, p. 119.
13. Ždanko T. A. (Ed.), *Hozâjstvo Karakalpakii v XIX-načala XX vv.*, [L'économie du Karakalpakistan au XIX^e et au début du XX^e siècle], Tachkent : Fan, 1972, pp. 84-86.
14. Masal'skij V I., *Turkmenskij kraj* [Le pays turkmène], St.-Pétersbourg, 1913, p. 11.